



DÉBUTS DE DANSEUSE A NEW-YORK ET A PARIS

par
Miss LOÏE FULLER

COMMENT JE CRÉAI LA DANSE SERPENTINE

EN 1890 j'étais à Londres avec ma mère. Un impresario m'engagea pour aller créer aux Etats-Unis le principal rôle d'une nouvelle pièce, intitulée *Quack, docteur-médecin*. Dans cette pièce je devais donner la réplique à deux acteurs célèbres : MM. Louis de Lange et Wil Rising.

J'achetai les costumes dont j'avais besoin et les pris avec moi. Dès notre arrivée à New-York les répétitions commencèrent. L'auteur, pendant notre travail, eut l'idée d'ajouter à sa pièce une scène où le docteur Quack hypnotiserait une jeune veuve. L'hypnotisme était à ce moment très en

1. L'artiste de génie qu'est Miss Loïe Fuller vient d'écrire, sous ce titre : *Quinze ans de ma vie*, des pages de souvenirs, d'une rare pénétration et d'un intérêt soutenu. Nous pouvons, avant la publication, donner à nos lecteurs deux des chapitres les plus curieux :

vogue à New-York. Pour que la scène fît de l'effet, il fallait une musique très douce, et un éclairage mystérieux. Nous demandâmes à l'électricien du théâtre de mettre des lampes vertes à la rampe, et au chef d'orchestre de jouer un air en sourdine. La grande question fut ensuite de savoir quelle robe je mettrais. Je ne pouvais pas en acheter une nouvelle. J'avais dépensé tout l'argent qu'on m'avait avancé pour mes costumes, et ne sachant comment m'en tirer, je me mis à passer en revue ma garde-robe, dans l'espoir d'y trouver quelque chose de mettable. Je finis par dénicher une jupe de mousseline de soie légère comme de la toile d'araignée. C'était une jupe plissée, très, très large du bas... et ce serait toute une histoire pour dire comment j'avais eu cette robe. Je passai la jupe. Elle était trop longue d'un demi-mètre au moins. Je relevai alors la ceinture et en fis une robe Empire en épinglant la jupe à un corsage décolleté. La robe devenait très originale, et c'est tout à fait ce qu'il fallait

pour cette scène d'hypnotisme que nous ne prenions pas au sérieux.

Pour assurer le succès de la pièce, nous la jouâmes d'abord dans les provinces avant de venir la présenter au public de New-York. Je fis donc mes débuts de danseuse au théâtre d'une petite ville, que New-York ignorait totalement. Personne du reste, je crois, en dehors des habitants, ne s'occupait de ce qui se passait dans la dite petite ville. A la fin de la pièce, le soir de la première, nous jouâmes notre scène d'hypnotisme. Le décor, représentant un jardin, était baigné de lumière vert pâle. Le docteur Quack faisait une entrée mystérieuse puis m'évoquait. L'orchestre joua pianissimo un air bien langoureux, et je fis mon apparition en essayant d'avoir l'air d'un esprit voltigeant qui obéissait aux ordres du docteur.

Il leva les bras. Suggestionnée, en transe, mon regard rivé au sien, je suivais tous ses mouvements. Ma robe était si longue, que je marchais constamment dessus, et machinalement je la retenais des deux mains et levais les bras en l'air, tandis que je continuais à voltiger tout autour de la scène comme un esprit ailé.

Un cri soudain jaillit de la salle :

« Un papillon ! un papillon ! »

Je me mis à tourner sur moi-même en courant d'un bout de la scène à l'autre, et il y eut un second cri.

« Une orchidée ! »

Et les applaudissements éclatèrent.

Le docteur glissait autour de la scène, de plus en plus vite, et de plus en plus vite je le suivais, jusqu'à ce que transfigurée, en extase, je me laissasse retomber à ses pieds, tout enroulée dans les draperies que formait ma jupe trop longue.

Le public bissa la scène, puis la bissa encore...

Nous continuâmes à voyager pendant six semaines environ, puis ce fut notre début dans un des faubourgs de New-York, où M. Oscar Hommerstein, devenu depuis le célèbre impresario, possédait un théâtre.

La pièce n'eut aucun succès, et notre scène d'hypnotisme elle-même fut impuis-

sante à la sauver des attaques de la critique. Aucun théâtre de New-York ne voulut lui donner l'hospitalité et notre troupe se dispersa. Je restais sans engagement et sans un sou dans ma poche.

Au lendemain de notre première au théâtre de M. Hommerstein, le journal de la petite localité que les directeurs de New-York ignoraient si complètement fit un article follement élogieux de ce qu'il appelait mon jeu dans la scène de l'hypnotisme. Mais la pièce ayant fait four, personne ne songea qu'il serait possible d'en détacher une scène, et je continuai à rester sans engagement.

J'avais lu tous les journaux des pays que nous traversions et dans tous je devorais littéralement la description de la scène d'hypnotisme.

Le lendemain de notre début à New-York, je me réveillai de très bonne heure, à six heures je crois, et envoyai chercher le journal du quartier. Ah ! quel merveilleux article on y consacrait à ma danse ! Et de la lecture de tous ces journaux, il résultait que j'avais une corde extraordinaire à mon arc... si seulement je savais m'en servir. J'avais apporté une robe à la maison pour raccommoder un petit accroc. Je sautai à bas du lit, et, vêtue de ma seule chemise de nuit, je passai la robe, et je me regardai dans une grande glace pour me rendre compte de ce que j'avais fait le soir précédent.

Le miroir se trouvait juste en face des fenêtres. Les grands rideaux jaunes étaient fermés et à travers leur étoffe le soleil répandait dans la chambre une lueur ambrée qui m'enveloppait toute, et éclairait ma robe par transparence. Des reflets d'or se jouaient dans les plis de la soie chatoyante, et dans cette lumière mon corps se dessinait vaguement en ligne d'ombre.

Ah ! si je pouvais seulement reproduire cela sur la scène !... Cette idée ne me quitta plus.

Doucement j'agitai la soie, et vis que j'obtenais tout un monde de mouvements que l'on ne connaissait pas encore.

J'allais créer une danse ! Comment n'y avais-je encore jamais pensé ?

Deux de mes amies, Mme Hoffman et sa fille, Mme Hossack, venaient de temps en temps voir où j'en étais de mes découvertes. Lorsque je trouvais un geste ou une attitude qui avaient l'air de quelque chose, elles disaient : « Gardez cela, répétez-le », et finalement je pus me rendre compte que chaque mouvement du corps provoque un résultat de plis d'étoffe, de chatoiement des draperies, mathématiquement et systématiquement prévus.

La longueur et l'ampleur de ma jupe de soie m'obligeaient à plusieurs répétitions du même mouvement pour donner à ce mouvement son dessin spécial et définitif. J'obtenais un effet de spirale en tenant les bras en l'air tandis que je tournais moi-même et me retournais, et recommençais ce geste jusqu'à ce que le dessin de la spirale se fût établi. La tête, les mains, les pieds suivaient les mouvements du corps et de la robe. Mais il est bien difficile de décrire cette partie de ma danse. On la voit et on la sent, mais elle est trop compliquée pour être reproduite, pas plus qu'on n'arrive à imiter parfaitement le son d'une voix ou une démarche.

Une autre danseuse obtiendra des effets plus délicats, avec des mouvements plus gracieux, mais ce ne seront pas les mêmes. Pour qu'ils soient identiques, il faudrait l'esprit qui les a créés. Une chose originale, fût-elle jusqu'à un certain point moins bonne qu'une imitation, vaut quand même mieux qu'elle.

J'étudiai chacun de mes mouvements et finis par en compter douze. Je les classai en danse n° 1, n° 2, etc., La première devait être éclairée d'une lumière bleue, la seconde en rouge, la troisième en jaune. Pour éclairer mes danses, je voulais un projecteur avec un verre de couleur devant la lentille, mais je voulais danser la dernière danse dans l'obscurité avec un rayon de lumière jaune éclairant le fond de la scène.

Lorsque j'eus fini l'étude de mes danses, je partis à la recherche d'un impresario. Je les connaissais tous. Durant ma carrière d'actrice ou de chanteuse, je les avais eus tous plus ou moins pour directeurs.

Je n'étais pourtant guère préparée à la réception qu'ils me firent.

Le premier me rit au nez en me disant : « Vous ! une danseuse ! C'est trop fort ! Lorsque j'aurai besoin de vous pour un rôle, je viendrai vous chercher avec plaisir. Mais comme danseuse, merci ! Lorsque j'engage une danseuse, il faut que ce soit une étoile. Les seules que je connaisse sont Sylvia Grey et Letty Lind de Londres. Et vous ne pouvez pas rivaliser avec elles. Croyez-moi. Bonsoir ! »

Il avait perdu tout respect pour moi, en tant qu'actrice, et il se moquait de la danseuse !

Mme Hoffman était venue avec moi, elle m'attendait au foyer du théâtre, où je la rejoignis. Elle remarqua de suite combien j'étais pâle et agitée. Lorsque nous sortîmes du théâtre il faisait nuit, heureusement, et nous marchâmes en silence dans les rues pleines d'ombre. Nous ne parlâmes ni l'une ni l'autre. Mais quelques mois plus tard, mon amie me dit que ce soir je poussais tout le temps de notre course une sorte de gémissement pareil à celui d'un animal traqué par les chiens. Et cette plainte avait glacé les questions sur ses lèvres. Elle avait vu que j'étais remuée jusqu'au fond de mon être. Le lendemain je recommençai mes courses, car je n'avais pas un sou vaillant et le besoin me talonnait.

Mme Hoffmann m'offrit de venir demeurer auprès d'elle et de sa fille, ce que j'acceptai avec reconnaissance sans savoir le moins du monde quand et comment il me serait possible de m'acquitter envers elle.

Bientôt après, je dus me rendre à l'évidence : puisque j'étais connue comme actrice, rien ne pouvait me nuire davantage que d'essayer de devenir une danseuse.

Un directeur alla jusqu'à me dire que ma longue absence de New-York m'avait fait complètement oublier du public, et qu'en essayant de me rappeler à son souvenir, j'aurais l'air de lui raconter une déjà vieille histoire. Comme j'étais encore très jeune à cette époque, je fus irritée au possible de ce qu'il racontait, et je pensai : « Eh bien ! je mettrai vingt ans s'il le faut pour leur

prouver que je ne suis pas une vieille histoire. »

N'y tenant plus, je dis ma pensée au directeur.

— Du diable, répondit-il, ce n'est pas l'âge qui compte, c'est le temps pendant lequel le public vous a connue, et vous avez été trop longtemps connue comme actrice pour nous revenir comme danseuse !

Partout on me faisait la même réponse et je finis par me désespérer. J'avais conscience d'avoir découvert une chose nouvelle et délicieuse, mais j'étais loin de m'imaginer, même en rêve, que j'avais en mains la révélation d'un principe nouveau devant révolutionner l'esthétique du monde entier.

Je suis stupéfaite quand je vois les proportions qu'ont prises les formes et les couleurs. La préparation scientifique des couleurs chimiquement composées, inconnues jusqu'ici, me remplit d'admiration, et je reste devant elles comme le mineur qui a découvert un gisement d'or et qui s'oublie lui-même dans la contemplation du monde qui est devant lui.

Mais je reviens à mes tribulations pour obtenir un engagement.

Un directeur qui, dans le temps, avait fait de son mieux pour m'employer comme chanteuse légère, et qui avait nettement refusé d'entendre parler de moi comme danseuse, consentit, grâce à l'intervention d'un ami commun, à me laisser lui montrer une danse.

J'emportai ma robe qui faisait un bien mince paquet, et partis pour le théâtre.

La fille de M. Hoffmann m'accompagnait. Nous prîmes par l'entrée des artistes. Un seul bec de gaz éclairait la scène complètement vide. Dans la salle également sombre, le directeur, installé dans un fauteuil d'orchestre, nous regardait avec un air d'ennui, presque de mépris. Pas de loge pour mon changement, pas de piano pour m'accompagner... Mais l'occasion restait précieuse quand même. Je n'hésitai donc pas à revêtir mon costume en scène même et par-dessus ma robe de ville. Puis je fredonnai un air et me mis à danser très doucement dans la pénombre, où je devais

assez avoir l'air de quelque apparition. Le directeur se rapprocha, se rapprocha encore, puis finit par grimper sur la scène. Les yeux lui sortaient de la tête. Je continuai à danser, m'effaçant dans l'ombre au fond de la scène puis revenant sous le bec de gaz et tournoyant autour de lui.

Enfin, je soulevai une partie de ma robe au-dessus de mes épaules, je me fis une sorte de nuage qui m'enveloppait toute et je me laissai tomber comme une masse inerte de soie et de gaze aux pieds du directeur. Puis je me relevai de suite et attendis avec la plus grande anxiété ce qu'il allait dire. Il était livide et dans l'ombre ses yeux brillaient comme des charbons ardents.

Il ne parlait toujours pas. Des visions de succès devaient traverser son cerveau. Enfin, il sortit de son extase et, tremblant d'émotion, il baptisa ma danse « La Serpentine ».

« C'est le nom qui lui va, et j'ai justement la musique qu'il vous faut pour cette danse. Venez dans mon cabinet, je vais vous la jouer. » Et là, pour la première fois, j'entendis ce délicieux petit air : *Loin du bal*.

Une troupe nouvelle répétait l'*Oncle Célestin* à son théâtre. Cette troupe devait d'abord faire une tournée de quelques semaines en province avant de revenir à New-York et il m'offrit pour cette tournée un engagement de cinquante dollars par semaine. J'acceptai, mais à condition d'avoir la vedette, pour regagner de la sorte le prestige que j'avais perdu.

Peu de jours après je rejoignis la troupe et fis mes débuts.

Je n'étais pas en vedette. L'affiche ne m'annonçait même pas comme un « clou » et pourtant ma danse que j'effectuai pendant un entr'acte et sans lumière de couleur fut un succès dès le premier pas.

Six semaines après, à Brooklyn, le succès fut triomphal. La semaine suivante je fis mon début à New-York, au Casino qui, à cette époque, était le plus joli théâtre de la ville.

Là, je pus, pour la première fois, donner mes danses comme je les avais conçues : nuit dans la salle et lumière de couleur sur

la scène avec ma première apparition baignée dans une lumière bleue. La salle était bondée et le public fut absolument enthousiaste. Je dansai mon premier, mon second, mon troisième pas. Lorsque j'eus fini, la salle entière était debout.

Parmi les spectateurs se trouvait l'un de mes plus vieux amis, Marshal P. Wilder, le petit humoriste américain. Il me reconnut et cria mon nom de façon que tout le monde put l'entendre ; car on avait oublié de le mettre sur le programme. Lorsque le public apprit que la nouvelle danseuse était son ancienne étoile de comédie, la petite actrice de jadis, il lui fit une ovation comme jamais être humain, je crois, n'en a entendue.

On criait : « Bravo, bravo, bravo, le papillon ! Bravo l'orchidée, le nuage, le papillon ! Bravo, bravo ! » Et l'enthousiasme dépassa toutes les limites. Les applaudissements tintaient dans mes oreilles comme des cloches. J'étais ivre de reconnaissance joyeuse.

Le lendemain, je fus réveillée dès l'aurore pour lire les journaux. Et chaque journal de New-York consacrait, soit une colonne, soit une page à la merveilleuse création de Loïe Fuller. De nombreuses illustrations de mes danses accompagnaient les articles.

Je cachai ma tête dans mon oreiller et versai toutes les larmes qui, depuis si longtemps, avaient rempli mon pauvre cœur découragé à l'extrême. Pendant combien de mois avais-je attendu ce jour, sans un sou dans ma poche ! Dans un des articles, un critique disait : « Loïe Fuller renaît toujours de ses cendres ». Dès le lendemain, la ville entière était inondée d'affiches sur lesquelles une lithographie, prise d'après une de mes photographies, me représentait grande nature avec ces lettres, hautes d'un pied : « La Serpentine. La Serpentine. Théâtre du Casino. Théâtre du Casino. » Mais tout à coup une chose me frappa au point de faire cesser les battements de mon cœur. Nulle part mon nom n'était mentionné !

J'allai au théâtre et rappelai au directeur que j'avais accepté le cachet trop mo-

deste qu'il m'offrait à condition que j'aurais la vedette. J'eus de la peine à comprendre ce qu'il disait, lorsqu'il m'affirma qu'il ne pouvait pas faire plus pour moi.

Je lui demandai alors s'il croyait que j'allais continuer à danser dans de telles conditions.

« Rien ne peut vous y forcer, me répondit-il, du reste, j'ai pris mes précautions au cas où vous ne désireriez pas continuer. »

Qu'entendait-il par là ? Je quittai le théâtre toute désespérée sans savoir que faire. La tête me tournait. Je revins à la maison et consultai mes amies.

Elles me conseillèrent d'aller voir un autre directeur et, si j'obtenais un engagement, de quitter tout simplement le Casino.

J'allai au théâtre de Madison Square, mais en route je m'étais remise à pleurer et j'étais tout en larmes lorsque j'y arrivai. Je demandai à voir le directeur et lui racontai mon histoire.

Il m'offrit cent cinquante dollars par semaine. Je devais débiter de suite et signer le contrat dès le lendemain.

En rentrant je demandai s'il n'était rien venu pour moi du Casino.

Rien !

Le soir, mes amies allèrent au théâtre où elles purent contempler une affiche annonçant pour le lendemain les débuts dans la Serpentine de miss Mimie Renwood. Lorsqu'elles me dirent ce qui en était, je compris que mes six semaines de voyage avaient été mises à profit par mon directeur et un des choristes pour préparer cette jolie chose, et je compris également pourquoi mon nom ne figurait pas sur les premières affiches.

On me volait ma danse. A cette nouvelle, je me sentie perdue, morte, plus morte, me semble-t-il, que je ne le serai au moment où mon heure sera venue. Ma vie dépendait de ce succès et maintenant ce serait d'autres qui en recueilleraient le bénéfice. Comment dire mon désespoir ? J'étais incapable d'une parole, d'un geste. J'étais muette, paralysée, au désespoir, et de toute la force de ma volonté j'essayai de trouver quelque chose qui me tirât de là.

Le lendemain, lorsque j'allai signer mon nouveau contrat, le directeur me reçut assez froidement et il ne voulut plus signer que si je lui donnais le droit de résilier à son gré. Il trouvait que mon imitation au Casino était un véritable succès!!!

Je fus obligée d'accepter les conditions imposées, mais mon cœur se brisait en voyant avec quelle impudence on me volait mon invention.

Désespérée, désolée, à bout de courage, je fis mes débuts au Madison et, à ma stupéfaction, à ma joie immense, je vis que dès le lendemain le théâtre refusait du monde, et il en fut de même tout le temps que dura mon engagement, tandis que le Casino, après trois semaines d'exhibition de mon imitatrice, ferma ses portes pour répéter un nouvel opéra.

Et voilà l'histoire de *la Danse serpentine*.

MES DÉBUTS AUX FOLIES-BERGÈRE

En 1892, un soir d'octobre, j'arrivai à Paris avec ma mère. Je me fis conduire au Grand-Hôtel et envoyai, une demi-heure après mon arrivée, une lettre au directeur de l'Opéra pour lui demander si je pouvais lui montrer mes danses. La réponse fut qu'il y avait déjà une imitation de la danse serpentine aux Folies-Bergère, et que de plus cette danse ne convenait pas au genre de l'Opéra.

J'étais au désespoir. Ma mère m'avait suppliée de ne pas venir à Paris, car nous étions loin d'avoir de l'argent à gaspiller. Pour consoler un peu ma mère, je lui promis que, si je ne trouvais pas de suite un engagement, nous retournerions en Amérique par le premier paquebot.

Les craintes de ma mère paraissaient fondées, car il ne me restait plus guère de chances d'être engagée quelque part, avec cette imitation de ma Serpentine aux Folies-Bergère.

Avant mon arrivée, j'avais écrit à l'Opéra pour demander au directeur si cela l'intéresserait de voir une répétition de mes danses, et il m'avait répondu que oui. (Je dois dire qu'en Amérique à l'Opéra, je

dansais entre deux actes de musique, et je croyais en venant en Europe, que je pourrais faire la même chose dans tous les grands théâtres.)

Non seulement on ne voulait pas de moi à l'Opéra, mais encore je trouvais une imitatrice aux Folies-Bergère, et il ne me restait donc qu'à retourner en Amérique, confuse et navrée.

Mon agent avait écrit au directeur des Folies-Bergère, pour lui parler de mes danses, et lui demander s'il voulait les voir. Il y consentit, mais déjà il avait engagé une danseuse pareille à moi, ce qui me laissait peu de chances d'être engagée. Eh bien, pourtant, je ne perdais pas tout espoir, et avec ma mère et un jeune ami j'allai aux Folies-Bergère. Nous étions, ma mère et moi, en costume de voyage, c'est-à-dire très peu à même de faire de l'effet. Arrivées au théâtre, on nous fourra dans un coin, tout au fond du balcon, et on nous dit d'attendre le directeur que nous ne pourrions voir qu'après la représentation. Et j'eus le plaisir d'admirer la danseuse qui m'imitait.

Dès qu'elle fut en scène, je reconnus, non sans surprise, une compatriote qui m'avait emprunté quelque argent, à une époque où je n'en avais pas suffisamment pour moi, et qui, cela va sans dire, avait oublié de me le rendre. Lorsqu'elle avait entendu dire que je venais à Paris, elle s'était hâtée et m'avait coupé l'herbe sous le pied. Mais en la voyant danser j'eus une revanche, car de ma vie je n'avais rien vu d'aussi piteux, et après la représentation, lorsque nous fûmes enfin en présence du directeur je lui dis bien franchement ma pensée. Le jeune ami qui nous accompagnait servait d'interprète. Longtemps après je découvris que le directeur parlait anglais, mais il avait soin de n'en rien laisser voir, et l'interprète qui ne s'en doutait pas disait tout sauf mes paroles. Le directeur qui nous entendait tous deux a dû passer un bien bon moment.

La salle s'était vidée, et il ne restait guère sur la scène, à part nous, que la femme du directeur et le second chef d'orchestre, M. Hambourg.

« Pourquoi monsieur a-t-il pris une femme qui ne fait qu'une imitation de mes danses, après avoir promis de me voir d'abord ? » demandai-je au directeur par l'intermédiaire du traducteur.

— Oui, mais vous ne saviez pas que j'avais écrit au directeur, et puis vous avez cru que vous alliez danser à l'Opéra.

— Peu importe, demandez-lui ce que je vous dis, car il ne sait rien au sujet de ma proposition à l'Opéra. »

Puis il demanda au directeur pourquoi il avait engagé cette femme.

« Je l'ai engagée parce que le Casino de Paris annonçait une danse serpentine, et que je ne pouvais pas me laisser devancer par lui. »

— Mais, demandai-je, y en a-t-il encore d'autres, de ces danseuses, dans les théâtres de Paris ?

— Non. Celle du Casino a manqué de parole. Moi, j'avais déjà engagé la mienne. Et comme vous voyez qu'elle n'a pas grand succès, je pense que vous n'en aurez pas beaucoup plus. Poutant si vous voulez tout de même nous donner une répétition, je suis à votre service.

— Merci ! vous donner une répétition pour qu'une doublure puisse plagier davantage encore mes danses. »

Mais mon impresario m'engagea tellement à montrer au directeur ce que mes danses étaient, comparées surtout à celle de l'autre, que je me décidai.

Je revêtis mes robes l'une après l'autre, et, avec la mine la plus déconfite du monde, je me mis à danser. L'orchestre se composait d'un seul violon, et pour éclairage j'avais la rampe.

Lorsque j'eus fini, le directeur me fit venir dans son cabinet et me proposa de m'engager séance tenante. Je devais débiter dès que l'autre danseuse aurait terminé son engagement.

« Non, si je reste chez vous, il faut que cette femme s'en aille. »

— Mais, dit-il, je l'ai engagée, elle ne peut pas partir.

— Mais si, vous n'avez qu'à lui payer ses cachets, et qu'elle parte. »

Il objecta encore que les affiches, les ré-

clames, tout était fait pour elle, et que si elle ne dansait plus, le public pourrait protester.

« Eh bien, dans ce cas, je danserai à sa place, sous son nom, avec sa musique, jusqu'à ce que vous ayez tout arrangé pour mon début. »

Le lendemain, il paya mon imitatrice, et elle quitta le théâtre.

Le même soir je pris sa place et il me fallut répéter sa danse quatre ou cinq fois.

Puis nous nous mîmes sérieusement aux répétitions, pour mon début annoncé, et qui devait avoir lieu huit jours plus tard.

Après que j'eus dansé deux fois sous le nom de ma doublure, le directeur des Folies-Bergère m'emmena au *Figaro*.

Je pensais certes qu'au point de vue de la réclame c'était une excellente idée, mais je ne sus que longtemps après que mon engagement avait dépendu de la séance que je donnai là. Et je n'ai pas oublié que je dois toute ma carrière au succès, mémorable pour moi, que j'eus en cette occasion.

Huit jours après je fis une répétition générale, qui ne prit fin qu'à quatre heures du matin, et encore n'avais-je pu épuiser mon programme comprenant cinq danses : n° 1 la danse serpentine, n° 2 la violette, n° 3 le papillon, n° 4, que le public désigna plus tard du nom de danse blanche. Pour finir j'avais dansé éclairée par en-dessous, la lumière arrivant à travers un carreau sur lequel je me tenais, et ceci devait être le clou de mes danses. Mais après la quatrième, mes électriciens, qui n'en pouvaient plus, plantèrent tout là et partirent.

Je ne voulais pas débiter sans cette dernière danse, mais devant la menace de mon directeur de déchirer notre contrat si je persistais, je finis par céder.

Le lendemain je pus tout de même répéter cette cinquième danse, et à l'heure de la représentation tout était prêt pour mes débuts.

Jamais je n'oublierai l'enthousiasme progressif du public à mesure que je dansais.

Lorsque le rideau tomba, après une quatrième danse, les bravos furent si assourdissants qu'on ne pouvait pas entendre la musique qui préludait pour le n° 5. Le

rideau, sur l'ordre du directeur qui était dans le manteau d'arlequin, se releva, se releva encore, et les applaudissements continuaient à nous assourdir. Et il fallut me rendre à l'évidence : il était impossible de continuer à danser. Les quatre danses avaient duré, avec les *bis*, quarante-cinq minutes, et malgré le coup de fouet du grand succès, j'étais à bout, complètement.

Je regardai le directeur et demandai : « La dernière ? »

— Oh ! nous n'en avons pas besoin. Celles que vous venez de danser ont suffi à enlever le public. N'entendez-vous pas les acclamations ? »

Un instant plus tard nous étions entourés d'une véritable foule, et je fus portée dans ma loge

A partir de ce jour j'eus dans ma vie aventure sur aventure. Ce n'est que longtemps après que je pus recueillir le bénéfice de ma cinquième danse. Quelques années plus tard seulement j'inaugurai à Paris la danse du feu et le lis, et cela une fois encore aux Folies-Bergère. Je me souviens de l'ovation, toute pareille à celle de mes débuts. Seulement, cette fois, il y avait de nombreux amis parisiens dans la salle. Il en vint beaucoup sur la scène pour me féliciter et parmi eux était Calvé. Elle me prit dans ses bras, m'embrassa et dit : « C'était merveilleux ! Loïe, vous êtes un génie » ; et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Jamais je n'ai vu Calvé plus jolie qu'avec cet air d'extase... Et ceci est l'histoire de mes débuts aux Folies-Bergère.

LOÏE FULLER.

